

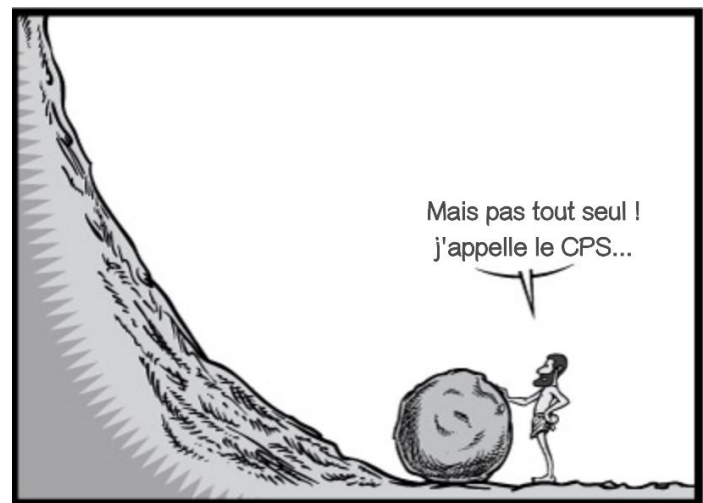
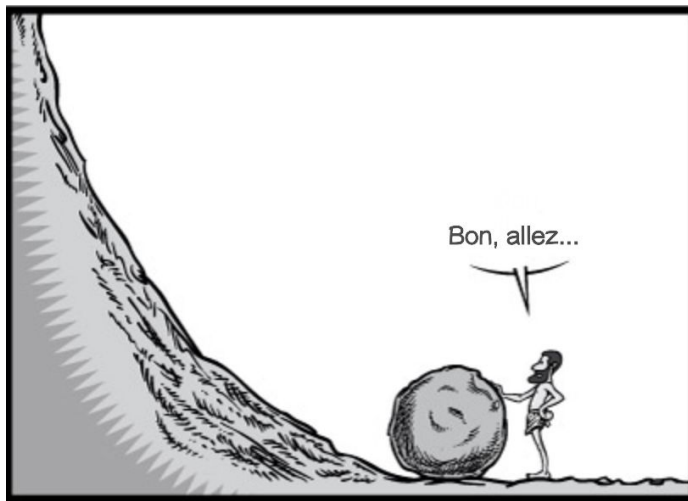
Nous sommes des Sisyphe

Un soir, jeune encore (soupir), je découvris une caisse de livres de poche empoussiérés et dont personne ne m'avait parlé à la maison. C'étaient essentiellement des éditions très en vogue après guerre: Sartre, Malraux, de Beauvoir, Teilhard de Chardin... et Camus aussi.

Quelle ne fut pas ma stupeur d'y apprendre que pour ce dernier *il n'y a qu'un problème philosophique vraiment sérieux: c'est le suicide*¹.

Cette phrase, limpide, percutante, universelle, me marqua au fer rouge - tout comme la plupart des lecteurs d'Albert Camus, je suppose.

Parler du sens de la vie, c'était raisonnable, mais du suicide... c'était absurde, presque odieux.



J'étais à mille lieues d'imaginer que des années plus tard, cette lancinante question existentielle me reviendrait tel un boomerang, à chaque garde au CPS.

Car ce qui taraude souvent l'appelant - las ou révolté - c'est de comprendre si sa vie, saturée de souffrance, *vaut ou ne vaut finalement plus la peine d'être vécue*. Parfois la question est posée d'emblée, en guise d'introduction au dialogue.

C'est précisément dans ce bénévolat que je ressens le plus ce point de tangence entre l'irrationnel et le rationnel de ma vie; entre l'intuition et la réflexion, dont se nourrissent respectivement l'écoute et la raison.

Le suicide, l'unique problème sérieux de cette raison... - jamais cette déclaration quelque part initiatique pour mon engagement ne s'était aussi clairement imposée à mon expérience.

Par un soir de printemps, une appelante de 42 ans me soumet sans ambages sa question existentielle: *"Dites-moi, quel est le sens de la vie?"*.

Elle danse un court instant au-dessus du vide puis enchaîne: *"Vous allez sans doute me dire que la vie est belle..."* - à dire vrai, je n'en sais rien. Moi aussi, j'ai mon rocher, un beau granit même. Mais là, pour l'instant, ce qui m'intéresse, c'est le sien, c'est sa vie.

Sa souffrance est sa chose; son destin lui appartient. Ça aussi, il faudra le lui dire.

Elle poursuit, d'un ton délicieusement incisif: *"Je vous imagine heureux, vous..."* (sic) - ah bon? elle a lu Sisyphe peut-être.

Au fil de la rencontre, nos coeurs s'ouvrent bien plus que de coutume, animés par la franchise et l'anonymat, si loin de tout préjugé et de tout jugement. Les écoutants du centre le savent bien: il n'est pas rare que l'on nous confie des pensées ou secrets parfois bien enfouis, inexprimés, même aux plus proches.

Des étincelles jaillissent ci et là, sans bruit telles des étoiles qui filent. Tous deux, nous nous émerveillons secrètement de ces scintillements impromptus. *Nos yeux se renvoient la lumière, et la lumière le silence...*² Tous deux, après s'être croisé du regard, nous fixons désormais son tourment, sa roche.

Et voilà que soudain, je me rappelle que *chacun des grains de cette pierre, chaque éclat minéral de cette montagne pleine de nuit, à lui seul, forme un monde.* Une myriade de possibilités insoupçonnées s'y reflètent. Sa lutte n'est pas désespérée mais résolument optimiste.

L'appelante a toujours son fardeau. Mais j'aime croire que sa lucidité face à un monde qui lui semble absurde la rend plus forte. Quand bien même *la lucidité serait la blessure la plus rapprochée du soleil* - dixit René Char - de cette blessure *peut naître une aile.*

Ce bref regain de force pourrait rendre sa vie plus appréciable. Peut-être que *sa lutte elle-même suffit à remplir son cœur?* Et si - pour faire un mauvais jeu de mots - ces instants partagés en ligne étaient finalement *dé-cisifs?*

Je ne veux pas imaginer l'appelant malheureux.

Bernard

¹ *Le Mythe de Sisyphe est un essai rédigé par Albert Camus, inspiré par la mythologie grecque*

² *Paul Eluard, voir La beauté peut-elle sauver? (newsletter précédente)*